

Le Burkina Faso ne veut plus tendre les mains vers le ciel

Contexte : opération 11.11.11

Soutien. L'opération 11.11.11 a lieu en Belgique du 1^{er} au 11 novembre. Sont proposés à la vente – par des bénévoles ou sur le site web – des calendriers, des cartes, des livres de recettes ou encore du chocolat. L'opération, organisée par le CNCO 11.11.11 (la coupole belge des ONG de solidarité internationale), a pour but de récolter de l'argent afin de financer des projets dans les pays du Sud. En 2017, 1 678 000 € ont ainsi été collectés ; 184 projets et partenariats sont financés. Un des défis mondiaux mis en avant cette année est le changement climatique, lié entre autres à des problèmes d'accès à l'eau, précise l'organisation. *La Libre* s'est rendue au Burkina Faso, en compagnie du Centre national de coopération au développement, afin de visiter des projets financés par les dons belges.

Reportage Sophie Devillers
Envoyée spéciale au Burkina Faso

Pour se protéger du soleil de plomb et des quarante degrés, les habitants du village de Tangoko se sont rassemblés à l'ombre d'un grand arbre, sur les bancs placés sur la terre rouge, devant les maisons aux toits de paille pointus. Au milieu, trône le vieux chef, Sambaka, dans sa longue robe bleue, canne à la main. Autour, les champs de sorgho et leurs hauts plu-mets grisés caractéristiques sont presque arrivés à maturité.

Il y a peu, à la place de certains de ces champs, il n'y avait pourtant rien, que des cailloux et la pous-

sière ocre de la latérite, omniprésente dans cette région du pré-Sahel, au Burkina Faso. Ces dernières années, la situation du village était devenue critique, raconte Sambaka. Les récoltes sont devenues insuffisantes pour nourrir la population. *"Quand j'étais petit, les pluies étaient beaucoup plus abondantes. De nos jours, elles ont diminué. Pendant la saison des pluies, il pouvait pleuvoir 35 jours d'affilée. maintenant, cela peut être deux semaines, dix jours, détaille-t-il, entouré de ses administrés dans le caquetement des poules. Par le passé, la terre était naturellement riche, il n'y avait pas besoin d'ajouter du compost ou d'autres éléments pour avoir de bonnes récoltes. Il n'y avait pas besoin de beaucoup d'effort pour avoir de bonne récolte. Mais au fil du temps, cela a changé. Le nombre d'habitants a aussi augmenté. Alors que les récoltes sont plus mauvaises. Nous avons des difficultés à nourrir nos familles."*

Pour les membres locaux de l'ONG Apil (Action pour la promotion des initiatives locales), la raison de cette situation est double: d'une part, le changement climatique qui perturbe la quantité et la répartition des pluies dans une région déjà très sensible à la rareté de l'eau ; et d'autre part, de mauvaises

pratiques agricoles, qui finissent par surexploiter les parcelles, aboutissant à la désertification. *"L'érosion hydrique et éolienne a complètement détruit les champs"*, détaille Saïdou Bamogo, chargé de programme à Apil, soutenue par l'opération 11.11.11.

Revenir aux techniques traditionnelles

À la demande des habitants, l'organisation a donc formé les agriculteurs à diversifier leur production, et à utiliser d'autres techniques en fait *"locales et traditionnelles, mais que les gens avaient laissées tomber, notamment sous l'influence de l'État"*, note Abdoulaye Ouédraogo, responsable d'Apil – pour faire "revivre" 380 hectares de terre nue et dégradée dans la localité. Les habitants de Tangoko nous emmènent un peu à l'écart du village, où un nouveau champ a été aménagé. Si à gauche, ce n'est qu'une longue étendue rouge caillouteuse, à droite, le sorgho est en plein développement. Le long du champ, sont alignées de grosses pierres, rougeâtres comme le sol. L'objectif est de piéger l'eau – le sable en saison sèche – au maximum, afin d'éviter l'érosion. Une autre technique de maîtrise de l'eau est la demi-lune, sorte de cuve, résultat du

■ L'opération 11.11.11 se déroule en Belgique jusqu'au 11 novembre.

■ Elle récolte des fonds pour financer des projets dans les pays du Sud.

■ Reportage au Burkina Faso, où des agriculteurs luttent contre les effets du changement climatique

déblai de la terre sur quelques mètres. Le but est là aussi de concentrer les précipitations, réduire le ruissellement, pour cultiver sur des terres arides. Elles accueillent également la fumure du compost, ce qui permet de faire mieux germer les graines quand il pleut. *"Avec les firmations, malgré la rareté et la mauvaise répartition des pluies dans le temps et dans l'espace, on arrive à satisfaire la demande alimentaire des familles"*, résume le chef du village.

Au Burkina Faso, sur les 40 milliards de m³ de pluie qui tombent chaque année (eau utile renouvelable), seuls 5 milliards sont maîtrisés, dénonce Syl-

vestre Tiemloré, coordinateur du Spong, le secrétariat permanent des ONG, né de la grande sécheresse au Sahel des années 70 et partenaire du CNCO-11.11.11: *"Beaucoup de pays où il pleut peu font mieux que nous dans ce domaine, pensons à Israël, par exemple. Des techniques existent, comme ces retenues d'eau pour l'agriculture que l'on peut aménager dans les campagnes, au moins à l'échelle d'une commune. Au lieu de toujours tendre nos mains vers le ciel (pour de la pluie), nous pourrions produire suffisamment pour nourrir le pays, et même exporter. Cela fait partie des grands changements politiques que j'attends (de la part du gouvernement et du président élu en 2015, NdLR)."*

En 2018, au moins 750 000 personnes étaient en situation de crise alimentaire dans le pays, selon l'Onu.

Un même combat à travers le monde

Pour ces ONG, ces techniques qualifiées "d'agroécologie" sont une réponse aux effets des changements climatiques au Burkina Faso, auxquels la population est sensibilisée – le terme existe d'ailleurs dans la langue locale – et constitue aussi un pas vers l'autonomie alimentaire, au niveau familial et national. *"Mais chez nous, l'agroécologie ne fait pas partie des cursus officiels. Cela ne change pas car l'agroécologie ne fait pas l'affaire de ceux qui prennent les décisions, regrette Ousseni Sana, qui s'occupe d'un centre de formation en agroécologie créé par l'ONG Atad près de Kaya, à Louisa (lire aussi ci-contre). L'agriculture est subventionnée par ceux qui vendent les engrais, les pesticides. Et l'agriculture familiale ne les fait pas manger, contrairement à l'agrobusiness, avec ses intrants, ses semences, ses pesticides. Le Burkina Faso, l'Afrique en est malade et depuis longtemps. Pour sortir de cela, il faut un véritable combat. Et c'est le même combat pour beaucoup d'agriculteurs à travers le monde."*

“Les autres sont partis chercher de l’or, moi je reste aux champs”

Rencontre Sophie Devillers

Kadré Korogo, la petite vingtaine, montre fièrement la moto qu’il a achetée il y a quelques mois. Pour lui, c’est le symbole de sa réussite et la récompense de son travail dans les champs de la région de Kaya, à une centaine de kilomètres d’Ouagadougou. Il y a quelque temps, il s’est tourné vers l’agroécologie et a abandonné les pesticides, à la suite de son passage dans un centre qui forme les jeunes agriculteurs de la région dans ce but et qui est soutenu par 11.11.11.

“Après mon passage au centre, je me suis mis au maraîchage (oignons et tomates), et avec la vente des produits, j’ai pu acheter deux bovins. J’applique ce que j’ai appris au centre, dans les parcelles de mes parents, explique-t-il, juste à côté de ses vaches, attachées à l’ombre d’un baobab. Notre travail, avant que j’aie au centre, on le faisait avec ce que l’on avait comme connaissance. Mais depuis ma sortie, j’ai appris pas mal de choses: par exemple, utiliser la fumure organique pour les parcelles que j’exploite. L’organisation du travail est devenue beaucoup plus facile. Actuellement, nous sommes dans l’agroécologie, et c’est ce que je tente de promouvoir ici, avec mes parents. Je n’utilise plus les engrais chimiques, mais les déjections de mes animaux, que je mets en tas pour faire du compost, puis je l’utilise sur les champs. C’est plus fertilisant que les engrais chimiques que nous utilisions auparavant. Ça me permet de produire les légumes et les céréales. On ne fait plus notre travail au hasard.”

Au Burkina Faso, ne pas utiliser d’engrais chimiques et de pesticides est en général “mal vu”, parmi les agriculteurs. “Ce sont en effet les plus pauvres qui n’ont pas les moyens de se payer les pesticides et doivent utiliser d’autres techniques. Il faut donc changer les mentalités et montrer que ces techniques sont bonnes, explique Abdoulaye Ouédraogo, qui promeut l’agroécologie dans la région.

Kadré explique avoir dû lui aussi convaincre ses parents, ainsi que les gens du village qui se sont au départ moqués de lui. “Mais j’ai dit: j’ai appris, je vais appliquer, et ce sont mes résultats qui convainquent. Maintenant, les voisins me posent plein de questions, car ils voient que c’est rentable pour moi.”

“Les pesticides, poursuit Kadré, j’en ai uti-

lisé. Les engrais chimiques, c’est vrai que cela fait pousser si l’on en met, mais cela ne donne rien à la terre, ça ne la nourrit pas. En plus, manipuler les pesticides et manger les produits, cela a aussi un effet sur la santé. On a vu des gens qui ont amené les animaux dans les endroits traités et les animaux sont morts... Si les animaux meurent, les hommes aussi peuvent en pâtir!”

Kadré nous montre aussi son champ de céréales, où il mélange les genres – haricots et sorgho – sur la même parcelle, une technique habituelle de l’agroécologie, et dont les restes de récoltes servent aussi de fourrage. “Regardez, le champ de mon voisin, il n’a pas les mêmes résultats que moi, il donne beaucoup moins bien. C’est ce qui me pousse à

rester dans mon travail, parce que ceux qui sont à peu près de mon âge, ils sont partis sur les sites d’orpaillage. Mais moi, je suis resté, parce que je suis convaincu que, avec ce que j’ai appris, je vais arriver à des résultats. Eux, avec les produits utilisés dans ces mines, ils reviennent parfois malades ou perdent la vie. Mais moi, j’ai choisi de ne pas aller là-bas, car c’est beaucoup plus risqué.”

“Je serai toujours bien portant”

Cinq jeunes du village sont partis dans ces mines situées dans le nord du pays, et sont revenus cette année. “Chacun s’était payé une moto. Ils ont essayé de me convaincre de venir avec eux. Je suis resté, parce que je sais ce que je fais. Je leur ai dit: ‘Vous pouvez aller, moi je reste là.’ Chacun n’a qu’à tenter de faire vivre soi-même et sa famille. J’ai pris la manière noble, celle de cultiver en respectant certains principes. J’ai essayé de les convaincre de rester, mais ils sont convaincus que sur les sites d’orpaillages, ils vont gagner mieux... Moi je me suis dit qu’avec mon maraîchage en saison sèche en plus d’un hivernage (NdIR: saison des pluies), ça me permettrait d’avoir ma moto et de vivre comme eux. Et j’y suis arrivé. Eux, s’ils reviennent bien portants, tant mieux, mais moi, je serai toujours bien portant, c’est sûr! Il y a aussi des gens qui veulent rejoindre l’Europe, mais pour y aller, il faut avoir un objectif fixé et savoir ce que tu veux y faire. Ce qui motive les gens, c’est d’y aller et puis de revenir avec beaucoup d’argent. Si je sais ce que je peux faire là-bas, j’irai, sinon, je préfère rester ici!”